

de Borodaewsky-Delouteau

SONIA
MARIN PÊCHEUR

Roman
inspiré d'une histoire vraie

Atramenta

I

J'ai toujours aimé la mer. Son horizon infini. Ses espaces illimités. Sa couleur. Son rythme : flux et reflux. La diversité de ses vagues : la houle, mur, vallon ou montagne de verre glauque. Le ringue¹. La lame ; aiguë et brutale. J'aime sa colère : grains et tempêtes. J'aime sa paix océane. J'aime ses rives et ses rochers noirs où le varech visqueux se dessèche. L'odeur iodée, vivifiante de son sable détrempé, belle chair dorée, lisse et ferme que l'on hésite à fouler, tant elle semble vivante.

Je l'ai foulée pourtant. Je me suis promenée de la plage de Royan, la Grande Conche, à la pointe de Foncillon que les jeunes filles gravissaient, autrefois, pour y attendre leurs galants partis en mer. En ruine maintenant, le fort du Chay domine, en cet endroit, une petite crique bordée d'ajoncs, une étrange plage, uniquement composée de coquilles d'huîtres polies et sculptées par l'usure des marées. Entre elles coule un sable sec et lumineux. Poussière de nacre.

Au loin, le phare de la Coubre surplombe de ses cinquante-cinq mètres la Côte Sauvage hérissée de troncs d'arbres blanchis. Ossements gigantesques, rongés par le sel ou le vent, à peine plus sinistres que les casemates du mur de l'Atlantique, lentement ravagées par les eaux. C'est là que, jadis, les « naufrageurs » allumaient des bûchers pour attirer les navires étrangers. Trompés par ces phares, les Espagnols se brisaient sur les récifs. On pillait les épaves.

1 Ringue : Gros clapotis sec et rageur.

De ce passé tragique, la Côte Sauvage ne garde que son cimetière d'arbres échoués. Les petits ports de Meschers et de Saint-Palais, d'où les protestants persécutés s'embarquaient pour pratiquer leur culte en mer, sont devenus d'innocentes stations balnéaires. Seule, Talmont, la médiévale, conserve le souvenir du temps où les pirates s'écrasaient sous ses falaises blanches et fortifiées, au pied de son église romane aux fines sculptures mangées par le sel.

Longtemps, je me suis contentée de ces pèlerinages romantiques, voire d'une promenade en mer jusqu'à l'îlot de Cordouan... solitaire, je rêvais sous les pins odorants qui arrêtent la marche des dunes... je n'osais m'avouer ma passion : l'océan.

Vint un jour où je lui obéis.

Je me souviens de ce matin d'avril où, assise sur une glène², j'observais curieusement le port.

Il est à sec, vidé par la marée basse. Verticales, les parois des quais s'enfoncent dans des flaques d'eau boueuse et jaunâtre, révélant jusqu'à la base le fer forgé des échelles d'accostage. Déchirant la mer de son bras rond, la grande jetée étreint vigoureusement la Plataine du Pot de Beurre. C'est sur ce chaos rocheux que, pendant la saison, les pêcheurs d'huîtres s'affairent. Les mains en sang, coupées par les coquilles, hommes et femmes travaillent rapidement, cassés en deux. Le bruit de leur outil, heurtant la nacre, se répète indéfiniment. Claquements secs. Coups de bec de goélands affamés... le cri hargneux des oiseaux de mer se mêle aux grincements des bateaux couchés sur le flanc.

Mouettes et guilloux³ piquent dans la vase, soulevant une forte odeur d'iode et de poisson pourri. D'autres s'envolent rageusement en haut des mâts. Dressés en triangle, les chaluts⁴ frémissent, projetant sur le quai des ombres de tulle grossier.

2 Glène : Rouleau de cordage.

3 Guilloux : Nom du goéland.

4 Chalut : Filet.

Personne en mer. Les mareyeurs qui se pressent d'ordinaire à la « criée »⁵, dans le ronronnement de leurs camionnettes, ne se dérangent pas le dimanche. Les pêcheurs n'appareillent pas.

Par habitude, ils errent devant le bâtiment humide, odorant de crustacés. Mains au dos, ils consultent le bulletin météorologique affiché sur la porte vitrée ou rôdent sous les trémies rouges pleines du sable lourd arraché aux fonds sous-marins...

La passion du large, de l'embarcation, les pousse jusqu'au bout de la grande jetée.

Ancré là, le bac attend l'heure de son départ pour la pointe de Grave qui crève la brume de l'autre côté de l'estuaire. C'est un grand bateau rafistolé qui ouvre volontiers son pont ensoleillé aux badauds. Cou buriné, yeux clairs sous leur casquette à visière, gais, solides, d'autres marins accueillent les pêcheurs.

Je reconnais le Bidel. Ancien fusilier marin, baroudeur des Dardanelles, vieux loup que la nostalgie des torpilles fait s'accouder au comptoir du *Gaillac* ou du *Chanteclerc* pour y parler de ses combats navals. Grand, noueux, l'œil étroit et gris, il s'inquiète toujours de convaincre un auditoire un peu blasé.

Son copain, le père Daraud, n'est pas loin ! Rose, guilleret, l'œil vif et la dalle en pente, c'est un gai luron. Si le premier assure à coups de sifflet la police du parking, à bord du bac, l'autre en son temps fut garde-pêche. Tous deux vivent de souvenirs, de parlotes et de coups de rouge. Ils font partie du décor, à peine plus vieux que ces jeunes pêcheurs qui, déjà, ont leur allure. Courte marinière bleue, bottes cuissardes, casquette bien plantée sur un front cuit, ils se conserveront comme eux, fortifiés par l'embrun. À moins qu'une lame...

Mais il ne faut jamais parler de naufrage devant un marin.

Dimanche paisible. Ciel pur. Banc insolite des bateaux de pêche, piégés dans la nasse du port. Silence de la criée, des moteurs et des grues immobiles. Silence de la mer qui s'est retirée. La foule des

5 Criée : Marché aux poissons.

mareyeurs a fait place à celle des curieux. Ils grimpent l'escalier raide pour une promenade sur la grande jetée ou regagnent Royan en longeant le front de mer.

Je voudrais partir sur un bateau, franchir cette ligne brillante qui souligne le ciel. Joie de mon adolescence. À bord d'un voilier, je naviguais dans l'estuaire. Je ne demandais rien d'autre aux vacances, à la vie. Mais je n'ai plus seize ans. La routine des terriens m'a absorbée. J'ai cinq enfants.

— Alors, petite, tu rêves ?

C'est Paulo. Un vieux patron « à la pêche » qui m'emmène parfois en mer. Grand, sec, des yeux bleus lavés par les intempéries, une peau de vieux bonze, il a des muscles longs et durs comme du filin mixte, un nez mélancolique. Hépatique, il ne boit que de la grenadine. « Sa couleur est semblable à celle du rosé d'Anjou... soupire-t-il, mais cela n'a pas le même goût ! »

Son bateau s'appelle *La Manon*. Il est là, amarré devant nous, liston vert, coque blanche, quille que l'on devine noire de coaltar. J'ai souvent pénétré dans son poste d'équipage pour explorer son ventre empuanti de gas-oil.

Deux couchettes sont aménagées contre ses flancs. Un poêle occupe l'intervalle. Dans le poste machine, huileux et noir, le moteur se tapit. J'aime ce bateau. J'aime le voir arriver au port en tendant les vagues de biais.

Nageur. Marsouin.

— Alors, petite ?

— J'ai des ennuis.

Paulo ne dit rien et tire sur sa pipe.

— Mon mari malade. Pas de travail. Et mes gosses...

Paulo tire toujours sur sa pipe. C'est sa façon de m'encourager.

— Que faire ici pour gagner un peu d'argent ? En été, c'est facile, la population quintuple. Mais en ce moment...

— J'ai besoin d'un mousse. Veux-tu embarquer ?

De saisissement, je me lève. Est-ce une plaisanterie ? Paulo regarde tranquillement l'horizon.

– Je t'apprendrai le métier et tu gagneras pas mal. Es-tu d'accord ? Sans hésiter, j'accepte. Au fond, j'attendais cela depuis toujours.

– Viens demain matin à la marée. Nous irons au large de Cordouan.

Cordouan, hauteur soixante-douze mètres, l'île au phare blanc. Minaret flambant, construit au XVIII^e siècle, pour guider les voiliers, par Monsieur Louis de Foix. Avec le temps, l'île s'est usée. Aucun cargo n'aborde ses rives désagrégées. Mais, par beau temps, les touristes pêchent à marée basse le crabe noir et les soles dans les trous d'eau.

– D'accord, Patron.

Paulo enlève sa pipe et la pointe vers le large.

– Tu verras, c'est dur. Mais avec de la volonté, tu dois y arriver.

